

écrit comme notre voyageur, on sait tirer parti de tous ces sujets, mais il eût mieux valu ne pas les faire intervenir, comme des trucs de machinistes, dans une œuvre jeune et vivante qui se suffisait à elle seule. On se dit de suite : Cette grande passion, ce poison, ce suicide, ce sont autant de fantaisies de l'imagination littéraire ; ils ne sont pas plus vrais que l'invention du premier chapitre, l'envie d'aller se noyer dans le Rhin ou se faire écraser sous le chemin de fer. Et, comme on devient sceptique après de semblables déconvenues, on se prend à douter de tout le récit ; on ne croit plus à l'auberge, à la (errasse, au paysage, à M<sup>lle</sup> Clara, à ce gros Fritz crépu, chevelu et barbu, à l'honnête Frédéric, aux grotesques voyageurs, à tout ce qui nous avait émus, charmés, divertis ; on se demande si M. Georg Temple n'est pas resté chez lui, non loin de la place Bellecour, durant tout l'automne, étouffant dans notre grande ville et se moquant de notre crédulité devant son bureau. Non, il a réellement fait son voyage ; une autre fois il n'ajoutera rien à ses notes, après le retour et sous la pression d'un système ; il ne nous donnera que ce qu'il sait si finement observer et si délicatement peindre.

Edouard de VILLENEUVE.

BROU ET SES TOMBEAUX, *par Dufay. (Lyon, Scheuring, 1867.)*

Parmi les plus délicats bijoux que nous a laissés la Renaissance, il faut, en première ligne, mettre cette ravissante église de Brou, aussi célèbre par ses souvenirs que par sa beauté, et que la maison de Savoie a eu la douleur d'abandonner au milieu des plaines de la Bresse, lorsqu'elle-même passait les Alpes et portait au loin le siège de son pouvoir.

Brou rappelle immédiatement à l'esprit Philibert-le-Beau, l'élégant chasseur, cette Marguerite d'Autriche si belle, si intelligente et si triste, une des femmes les plus brillantes du xvi<sup>e</sup> siècle, et, autour d'eux, Colomban, Perréal, Michel